

Confracourt pendant la seconde guerre mondiale.

Tiré du magnifique ouvrage très documenté :

CONFRACOURT AU FIL DU TEMPS

de Françoise Richardot et Noël Clautrier

Pendant la guerre

Déclarée le 3 septembre 1939, la guerre contre l'Allemagne ne se déclenche qu'au printemps 1940. La Franche-Comté est envahie par les troupes allemandes et de nombreux soldats français sont faits prisonniers.

Le pouvoir est confié au maréchal Pétain. Ce dernier demande tout de suite l'armistice qui est signé le 21 juin. La Franche conserve une "zone libre" au sud de la Loire et hors façade Atlantique. La Haute-Saône est donc en territoire occupé.

Si l'arrêt des combats apporte un certain soulagement, on va très vite déchanter. Commence alors une longue période de quatre années de peines, de souffrances et de privations. L'Allemagne puise allègrement dans les ressources françaises (matières premières, productions agricoles...), ce qui entraîne des restrictions. Puis, c'est de main d'œuvre dont l'Allemagne a besoin. Ce sera l'organisation du Service du Travail Obligatoire (STO) en 1943 pour les jeunes hommes nés de 1920 à 1922.

Extraits des rapports du commandant de la gendarmerie de Haute-Saône 1943

I/ Agissements nuisibles au relèvement du pays. Sont évoqués :

- les actes de sabotage ;
- la propagande communiste ;
- la propagande étrangère : l'écoute de Radio-Londres et Radio Suisse (toujours régulièrement suivies si l'on en juge par les conversations courantes).
- le trafic illicite : quatre arrestations pour abattage clandestin de viande de boucherie. Ces sortes d'abattage sont fréquents. La population qui en profite n'y voit aucun mal, sauf s'il devient connu que les fraudeurs amassent ainsi une petite fortune ; dans ce cas, elle renseigne volontiers les gendarmes. Les commerçants et producteurs conservent une position privilégiée au regard des ouvriers et fonctionnaires. L'action de la gendarmerie en police économique, est sérieusement entravée par l'effort exceptionnel exigé d'elle, pour l'application de la législation sur le Service du Travail Obligatoire.

II/ Attitude de la population :

Renforcement de l'opposition à la politique de "collaboration" dont la presque totalité de la

population refuse de comprendre les raisons obligatoires... Devançant les événements militaires, elle considère la défaite de l'Allemagne comme certaine et estime qu'il est devenu possible et utile de résister aux exigences de l'occupant...

Rendement général du STO pour la Haute-Saône :

- 900 insoumis ou réfractaires ;
- 186 départs pour l'Allemagne.

Les dénonciations aux autorités allemandes sont toujours d'usage courant et à l'origine de la plupart des arrestations.

Camouflage : interdiction d'allumer les lumières (y compris sur les véhicules) de la tombée de la nuit au lever du jour. Obligation de camoufler portes et fenêtres.

III/ Situation économique :

Après la diminution de la ration de viande, le problème du pain préoccupe tous les esprits. Le public comprend mal que la ration de viande soit écourtée dans un pays comme la Haute-Saône où le cheptel bovin paraît supérieur d'un tiers à celui d'avant-guerre.

Réquisitions : 1670 gros bovins dont 1050 pour l'armée d'occupation.

Production de beurre : 200 tonnes (69 t pour la Haute-Saône, 76 t pour les autres départements, 55 t pour l'imposition allemande).

Pneumatiques et chambres à air pour vélos, motos, autos manquent terriblement.

IV/ Principales denrées contingentées :

- | | |
|---|---|
| - le pain (3,70 francs le kilo) ; | - le vin (7,90 francs le litre) ; |
| - la viande de bœuf (35 francs le kilo) ; | - la viande de veau (40 francs le kilo) ; |
| - la viande de porc (40 francs le kilo) ; | - le lard (40 francs le kilo) ; |
| - le lait (4,20 francs le litre) ; | - les haricots secs (12 à 15 francs le kilo). |

La viande de porc frais est quasiment introuvable.

A titre indicatif,

Un complet veston coûte de 2500 à 5000 francs.

Des chaussures de cuir coûtent de 1500 à 3000 francs.

Enfants pendant la guerre

Yvonne, Serge et son épouse Odile, profitent à Confracourt d'une retraite bien méritée. Ils évoquent pour nous le passé et les débuts assez difficiles qu'ont connus leurs parents : Andréa PETITJEAN, née à Ronchamp en 1907 et Louis, né à Confracourt en 1905.

Le père de Louis était bûcheron. Avec son épouse Marie Ernestine PETIT, il a eu quinze enfants. Pour avoir été témoin de la vie épuisante menée par son père, Louis a préféré choisir le métier de maçon. Assez vite il fonde une famille : Micheline, Serge puis Yvonne naissent ; mais, vers 1930, le travail manque et il lui faut trouver un autre emploi. Il devient gardien dans une ferme à Semmadon ; c'était un manoir : la grange des "Carmes" (devenue grange des Charmes).

Plus tard, avec la guerre, il doit changer de travail. Antonin TRUCHET lui trouve une place à Scey-sur-Saône. Entre temps, la famille s'est agrandie avec les naissances de Chantal et Claude. Il est embauché par la famille Peugeot (les automobiles) qui y exploite des bois afin de donner du

travail à ses ouvriers pour qu'ils ne partent pas au STO en Allemagne. Les "Peugeot" avaient installé des baraquements dans les bois ; c'étaient des sortes de maisons sur pilotis.

Malgré la guerre, la famille GUERRIN ne garde pas un mauvais souvenir de cette période au cours de laquelle ils ont connu la solidarité avec les ouvriers. En plus du travail, trouver à manger était l'activité essentielle. Tout était bon pour ne pas avoir faim. Certains ont mangé des coulevres ! D'autres ont élevé des lapins. Louis a enseigné comment cuire des renardeaux. Quelquefois la chance apportait de belles truites dans les assiettes... Un autre avait acheté une "bique" pour son lait...

Il y avait avec eux un Alsacien, M. KELLER. Il s'était enfui d'Alsace pour ne pas porter l'uniforme allemand. Il se cachait parmi les charbonniers et travaillait avec eux à faire du charbon de bois. Il a même été appelé à négocier avec les Allemands qui, faute de carburant, avaient besoin de ce charbon pour faire fonctionner les gazogènes. M. KELLER leur faisait du charbon et en échange, il recevait deux litres de bière ! Le charbon était mis ensuite à côté de la cave où étaient entreposées leurs pommes de terre ; quelques unes prélevées à leur insu, faisaient ensuite le bonheur des charbonniers.

Serge raconte : « M. KELLER est revenu à Confracourt, il y a quelques années. Il voulait revoir notre père, mais malheureusement, celui-ci était déjà décédé .

Les Peugeot ont été de bons patrons ; ils cachaient leurs employés et leur envoyaient, chaque mois des colis de ravitaillement ; toutefois, ce colis était retenu sur la paye. Les colis contenaient cinq kilos de pommes de terre, quatre litres de vin par ouvrier, une livre de bœuf (du plat de côtes), des pois, haricots et légumes secs (une livre par personne), des sardines, parfois des boîtes de pâté, de la confiture... Les familles qui avaient des enfants bénéficiaient de suppléments. Pour la naissance d'un bébé, une layette était fournie.

Peugeot envoyait des outils, des pelles, des pioches et fournissait des vélos, des moulins à café, etc. Nous faisions des échanges avec les cultivateurs. Dans toutes les fermes, il y avait des cochons élevés avec du petit lait et des pommes de terre. Nous faisions du troc. Chacun pratiquait le braconnage (des collets étaient posés dans les bois).

Après la guerre, mon père a eu une proposition pour aller travailler à l'entretien chez Peugeot à Sochaux. Mais il a refusé et a repris son métier initial de maçon ».

Pour finir, nous citerons Louis GUERRIN qui, à quatre-vingt-onze ans, a laissé un récit de l'histoire de Confracourt qui se termine ainsi : « Notre village, pourtant si beau, si accueillant, ne sera plus qu'un hameau (960 habitants en 1910, 222 aujourd'hui). Ne le laissez pas mourir sans l'avoir visité une fois. Vous serez bien accueilli.

Un natif de Confracourt - 1997

Les Allemands à Confracourt

Les anciens se souviennent :

Hélène PASQUET :

« Seule avec deux enfants, ça n'était déjà pas facile. Avec la guerre, ça a été encore pire. Je m'embauchais chez Pierre ou Paul pour aider à la culture. Puis j'ai eu une place à la mairie.

Au début de la guerre, on ne voyait pas d'Allemands et puis, ils sont venus à Confracourt, passer l'hiver. Ils logeaient chez l'habitant ; ils allaient et venaient. Nous n'avions pas le droit de sortir le soir, ni d'allumer les lumières.

Ce qui a été le plus difficile, c'étaient les restrictions : cent grammes de beurre par semaine et par adulte, ce n'était pas beaucoup. Mais entre amis, entre voisins, on s'arrangeait.

En tant que secrétaire de mairie, c'est moi qui étais chargée de distribuer les tickets de rationnement à ceux qui étaient inscrits. Chacun recevait des tickets d'après la composition de sa famille ».

Yvette PETITFOURG :

« J'avais quatorze ans au début de la guerre. Quand les Allemands ont occupé le village, ils ont réquisitionné la plupart des maisons. Quelques uns sont venus loger chez mes parents ; ils se servaient comme s'ils avaient été chez eux. Toute la famille dormait dans la chambre (le poêle) ; eux, ils occupaient la cuisine.

Ils avaient un grand fourneau (une "popotte") et ils mangeaient dans la cour. Ils se servaient ; ils prenaient nos lapins, nos volailles. Quelquefois pourtant, ils nous donnaient des conserves.

C'était l'hiver, une année où il est tombé beaucoup de neige. Ils ont obligé les gens de Confracourt à libérer les granges pour y mettre leurs véhicules à l'abri.

Les Allemands avaient exigé le couvre-feu ; on n'avait pas le droit de sortir le soir, ni de laisser les lumières allumées. Il fallait se servir de bougies.

Ce qui a été pénible, c'étaient les restrictions. Avec la guerre on a manqué de farine. On récupérait un peu de blé, on le broyait avec un moulin, ce qui nous permettait d'avoir un peu de farine que l'on tamisait pour faire du pain.

Les Allemands m'avaient chargée de laver leur linge. En partant, ils m'ont laissé du savon et une brosse ».

Georges MAGNIN :

« Moi, je n'avais que neuf ans à la guerre. Je me souviens que les instituteurs ne restaient pas longtemps ; quelques jours parfois et on ne les revoyait plus. La zone libre n'était pas très loin.

Les Allemands avaient installé leur quartier général dans la maison DUSSY, au chemin de Vauconcourt. Mon père qui était maire pendant la guerre, habitait trois ou quatre maisons plus haut. Ils venaient très souvent le chercher pour un oui ou pour un non.

A cause des bombardements sur Paris, on a vu arriver des réfugiés ; une dizaine. Je me rappelle le nom d'un d'entre eux, Daniel BLACHÈRE.

Ça a été une triste époque. Souvent, des réfugiés de passage s'adressaient à mon père pour qu'il leur trouve un abri pour la nuit. Mon père avait laissé un lit chez M MUNIER, dans sa grange, et chez Mme MOUILLARD dont la maison n'était pas occupée.

Le soir, je leur portais la soupe. A notre réveil, le lendemain matin, ils étaient souvent déjà repartis, malgré la fatigue et les pieds en sang à cause des ampoules.

Pendant la guerre, tout marchait avec des tickets. A cause des restrictions, le pain manquait. On portait du grain au meunier la nuit, en cachette. Ça nous faisait un peu de farine de blé, de maïs ou même d'orge.

On manquait aussi de pneus. Mon premier vélo, un Peugeot, avait été livré sans pneus ni chambres à air. Il a fallu en trouver d'occasion pour l'équiper.

La culture du tabac était interdite, mais beaucoup plantaient en cachette trente ou quarante pieds.

Les ruches aussi étaient utiles ; elle compensaient le sucre qui manquait.

La forêt de Confracourt est très grande ; elle fait plus de mille hectares. Mais à la guerre, les fusils avaient été rassemblés à la mairie et confisqués. Alors il y avait beaucoup de gibier.

Inévitablement, il y eu du braconnage. Les chiens partaient au bois et ramenaient des lièvres ».

Madame GOISET, institutrice :

« Un moment, le portrait du Maréchal a été rendu obligatoire dans la classe, avec l'inévitable chanson "Maréchal nous voilà..." !

Pendant quelque temps, les Allemands qui occupaient le village, s'étaient installés dans l'école en me laissant toutefois la salle de classe. Après les vacances de Toussaint, le maire m'annonça que cette salle était aussi réquisitionnée. Une maison était inhabitée au chemin de Vylles-Rupt ; c'est là que l'on installa "l'école".

Un fourneau avait été apporté. Mais il y avait deux tableaux en tout et pour tout pour quarante-cinq élèves, et une boîte de craies. Le manque de matériel était total. Nous y sommes restés au moins six semaines. Madame DUCHAUD qui logeait en face, nous accueillait pour les toilettes. Quant aux récréations, elles se passaient dans la rue.

A cette époque, faute de matières premières, la plupart des élèves portaient des sabots avec des petits chaussons tricotés à l'intérieur. En classe, les sabots étaient quittés et les enfants restaient en chaussons ».

Henri TAPONOT :

« J'étais adolescent pendant la guerre. Dix-sept ans au début. J'aurais dû aller au S.T.O. Mais avec d'autres gars de mon âge, nous nous sommes cachés dans la forêt. Il y avait Pierre BÉGEOT, Émile JACQUIN, Louis ÉTIENNEY et Marcel ARNOULT (petit-fils de M VAILLANDET).

Nous restions parfois quinze jours sans revenir à la maison. Mais souvent, à la tombée de la nuit, nous venions au ravitaillement. Quand il y avait un risque, c'étaient les gendarmes, par l'intermédiaire du garde forestier, qui nous prévenaient. Et avec une forêt aussi grande, c'était facile de se cacher.

Chez mes parents, après la guerre, il y a eu un prisonnier allemand, Franck. Il avait plus de cinquante ans et ne parlait pas français ; il venait de Silésie (qui avait été annexée par la Pologne). Je n'ai pas su s'il était reparti chez lui à sa libération ».

Marie TAPONOT ajoute :

« Au cours de l'hiver particulièrement froid où les Allemands sont restés à Confracourt, ils sortaient chaque jour leurs véhicules et faisaient le tour du village pour les maintenir prêts en cas de départ urgent. Moi, je venais pour porter mon lait à la fromagerie avec une charrette attachée à mon vélo. Un jour, un camion allemand n'a pas pu monter la rue du Chaffaux ; il a dérapé sur le verglas et a fini sa course en écrasant ma charrette. J'ai entendu le soldat jurer. Heureusement que je ne comprenais pas l'allemand !.. ».

Une semaine avant la libération de Confracourt.

Depuis le débarquement du 6 juin 1944 sur les plages normandes, le mouvement de libération du territoire national se poursuit. Fin août, une large poche comprenant la Normandie, la Bretagne, la région parisienne et la Champagne, est totalement libérée. Par ailleurs le débarquement en Provence a eu lieu le 15 août. Les Allemands voyant le danger de la tenaille, ont amorcé le repli de leurs forces. Toutes leurs troupes convergent vers le Rhin. De par sa situation géographique, la Haute-Saône se trouvant sur leur trajet, occupe malgré elle, une position stratégique particulière.

Depuis fin août se cache dans les bois de Confracourt, un bataillon de huit cents hommes lourdement armés, le B.UK (Bataillon Ukrainien). Ces soldats, capturés par les Allemands sur le front russe, enrôlés de force dans leurs rangs et envoyés en France, solidement encadrés par deux cents SS, n'ont eu qu'une envie à leur arrivée aux environs de Vesoul, se débarrasser de leur encadrement et se rendre aux alliés. C'est ce qu'ils ont fait le 27 août 1944. Après les premiers contacts avec les FFI (Forces Françaises de l'Intérieur), en attendant qu'il soit statué sur leur sort, ils sont venus profiter du couvert des bois pour échapper aux recherches de la 2^{ème} Panzerdivision. Se déplaçant entre la forêt de Confracourt et celle de Cherlieu, les Ukrainiens tendaient parfois des embuscades.

Georges MAGNIN raconte :

« Un jour, ils s'étaient postés au coin du Chaffaux, avec un fusil mitrailleur attendant les Allemands qui ont débouché. Ils les ont exécutés. Ensuite ils ont balancé les corps de l'autre côté du mur qui borde la route ; puis ils les ont enterrés ».

Depuis Londres, les forces alliées vont organiser, en s'appuyant sur les FFI et les maquis locaux, un harcèlement de l'armée allemande pour éviter que celle-ci ne détruise tous les ponts derrière elle ; ce qui aurait ralenti considérablement la poursuite de leur offensive.

Un certain nombre de terrains de parachutage sont ainsi homologués par la RAF (Royal Air Force), dont celui de Confracourt (nom de code : Aquarelle). André THOUVENIN, dans son livre "Le maquis CLÉMENT" raconte : « Le 9 septembre, A MORTIER, P PASQUET et R PONSOT de Confracourt sont à l'écoute de Radio-Londres chez Alix RICHARDOT au moulin. Ils entendent le message suivant : « Ne louvoyez pas sur le rail ; quatre fois avec neuf amis ». C'est le signal du premier parachutage à Confracourt.

M PONSOT nous raconte :

« Auguste MORTIER connaissait l'heure du parachutage ; il a fait allumer des feux de balisage. Vers une heure du matin, un premier avion est passé au-dessus de Confracourt. Il a fait un tour et il est revenu. Il a effectué son parachutage. Il y a eu ainsi trois avions. Le quatrième prévu n'est jamais venu. Les maquisards étaient là (une douzaine) pour recevoir ce qui était largué.

Le parachutage a été très éparpillé ; il en est tombé jusqu'au chemin du tacot, alors qu'on était au chemin de la Neuvelle. Chacun avait un homme à récupérer. Moi j'étais avec Camille JACQUIN. Le mot de passe était "ami". On a repéré quelqu'un accroché dans un buisson d'épines. Il avait une lampe électrique d'une main et un revolver de l'autre ; « ami ! ». C'était le Colonel BOOTH.

Hommes et matériel, tout a été emmené au maquis. Et toutes les toiles de parachutes ont été enlevées et toute trace a été effacée. Le jour n'était pas loin de se lever lorsque je suis rentré me coucher ».

Nous sommes le 10 septembre 1944 ; la journée sera dramatique à Confracourt.

Marcelle MALASPINA-ROZE témoigne :

« C'était un dimanche, vers les onze heures du matin. J'étais dans la cour de la fromagerie avec Marguerite PONSOT. Un gendarme de Combeaufontaine qui était dans la Résistance, est arrivé sur sa grosse moto avec un fusil en bandoulière. Il s'est arrêté et on parlait. Soudain, on a vu venir du chemin de Vy-les-Rupt des Allemands en motos. Alors ce gars-là a laissé sa moto sur

place et il a vite traversé la fromagerie, réveillant au passage Robert PONSOT qui se reposait, n'ayant pu dormir de la nuit à cause du parachutage. Ils sont partis tous les deux, vers les bois, pour rejoindre le maquis. Les Allemands n'ont fait que passer et nous sommes rentrées dans la fromagerie aussi calmement que possible. On a su après, que ces Allemands, en remontant dans le village, ont vu André BAZEAU qui était à vélo, mitraillette au dos et qui allait vers le bois. Ils ont compris que c'était un résistant et ils l'ont pris... ».

Armande PASQUET, et Louis GUERRIN qui travaillait dans sa vigne, ont été témoins de cette arrestation. Ils ont dit qu'André BAZEAU a sans doute pensé qu'il s'agissait des Ukrainiens qui arrivaient derrière lui, parce qu'il n'a rien tenté pour leur échapper. Les habitants de Confracourt ont pu le voir enchaîné à un arbre dans la court de M BESSIERE.

Mme MALASPINA-ROZE poursuit :

«... Dans la soirée, les Allemands m'ont recherchée parce qu'ils avaient repéré qu'il y avait de la résistance dans le village. Ils m'ont bien sûr, facilement retrouvée, alors que j'étais chez ma cousine Juliette RICHARDOT (nous avons toutes les deux, quitté Paris qui était alors abondamment bombardé par les Alliés). Ils m'ont emmenée, tenant son fils Michel (trois ans) dans les bras, chez M BESSIERE ou il ne restait plus que le père et les belles-filles Marthe et Lydie. Et là, ils m'ont questionnée, me demandant des renseignements sur la Résistance. Je me suis contentée de dire que j'habitais Paris, que j'étais ici en vacances et que je ne savais rien. On est cependant resté là toute la nuit. Le lendemain matin, ils m'ont laissée repartir ».

André BAZEAU était le chef local du B.O.A (Bureau des Opérations Aériennes) et du "comité de réception" (équipe chargée d'organiser la réception du parachutage au sol). Après cette arrestation, les Allemands ont tenté d'en savoir plus sur la Résistance à Confracourt.

Yvette PETITFOURG se rappelle :

« Ils ont rassemblé tous les hommes à la mairie. Je suis allée leur porter à manger. Parmi eux, il y avait mes deux frères Camille et Roger. Mes paniers ont été fouillés quand je suis entrée. Au loin on entendait des détonations. Ce n'est qu'à l'arrivée des Français que les hommes ont été libérés ».

Le 11 septembre au matin, le corps d'André BAZEAU a été retrouvé, à demi enseveli, par Paul PASQUET, sur le chemin du Patouillet.

Le 13 septembre, les Allemands quittaient le village dans une assez grande confusion, prenant tous les vélos qu'ils trouvaient, toute la nourriture (« Ils ont même tué un veau avant de partir », précise Yvette).

C'est le Colonel américain BOOTH, parachuté le 10, qui a pris le commandement du secteur et installé son P.C à la mairie. Un véhicule allemand de la Feldgendarmarie a été intercepté, ses occupants fusillés le lendemain et leurs corps jetés dans une carrière.

Les premières troupes de de LATTRE de TASSIGNY arriveront le 14. Confracourt est libéré.

prisonniers de guerre de

La Commune de

Capaumont

CANTON DE

Dampierre

Noms des prisonniers	Profession exacte	Grade	Unité Militaire	Adresse actuelle du prisonnier
Boulot Henri Jean	Cultivateur	2e	4e RI	Frontstalag N. 150
Bethière Maurice Hippolyte	do.	}	41e RMI	Stalag VA-N. 21367
Goiset Edmond	- do.		-	Stalag VI H. N. 730
Grosjeant Louis Jean	ouvrier agricole		-	Stalag II A. N. 52417
Goiset Georges	Cultivateur	Col	Col 10e génie	Stalag XC N. 54076
Mortier Marcel	ouvrier agricole	2e	2e cl. 42e RI	Stalag VB N. 10308
Pasquet Louis	Cultivateur	}	2e cl. 288e RI	Stalag XB N. 6187
Pasquet Albert	- do.		1e cl. 42e RI	Stalag XC N. 50514
Richardot Louis Firmin	- do.		2e cl. 60e RI	Stalag IXB N. 21667
Béquet Robert Joseph	maréchal	brigadier	28 RAD	Stalag VII B N. 3064
Noiriot Jean Charles	ouvrier	2e	2e cl. 2e RI	Stalag VB N. 12840

pas de fiches. fait

Fait à Capaumont

le

28

Juin 1941

LE MAIRE

